

Katarina V. Melić¹
Université de Kragujevac
Faculté de Philologie et des Arts

LE THÈME DE LA SOLITUDE ET DE L'ALIÉNATION DANS L'OEUVRE D'ANDRÉ LANGEVIN

Influencé par l'existentialisme français et le courant de l'absurde, André Langevin questionne l'individu, aussi bien sur le plan social qu'universel, et explore le thème de la solitude et de l'aliénation dans son œuvre littéraire. Dans les romans qui sont le sujet de cette étude – *Évadé de la nuit*, *Poussière sur la ville*, *Le Temps des hommes*, *L'Élan d'Amérique*, il met en scène des personnages luttant pour échapper à leur solitude, à communiquer et pour retrouver une identité dans un monde hostile. L'œuvre langevinienne est marquée par la solitude, l'incommunicabilité, l'impuissance devant la souffrance des autres, le désespoir et la mort causant ainsi l'angoisse morale de ses personnages. La recherche de l'identité sur le plan individuel se déplace aussi sur le plan collectif et national.

Mots-clés: Langevin, littérature québécoise, solitude, aliénation, famille, religion, société, identité.

Romancier, chroniqueur et journaliste, André Langevin (1927–2009) figure parmi les plus importants écrivains québécois du XXe siècle. Il commence par publier des articles pour des quotidiens à la fin de la Deuxième guerre mondiale. Rédacteur d'information pour Radio Canada, il publie son premier roman, *Évadé de la nuit*² en 1951. Suivent *Poussière sur la ville*³ en 1953 et *Le temps des hommes* en 1956. On appelle souvent ces romans la trilogie de Langevin; ces romans sont bien reçus par la critique québécoise, la thématique existentialiste réfléchit les préoccupations de l'époque de l'après-guerre, et rompt avec le courant du roman du terroir qui domine jusque-là la littérature québécoise. Après une longue période de silence, il publie deux autres romans, tout aussi bien reçus par la critique : *L'Élan d'Amérique*⁴ en 1972 et *Une chaîne dans le parc*⁵ en 1974. André Langevin perd très tôt ses parents et passe plusieurs années dans un orphelinat. Cette expérience a profondément marqué ses romans et bien de ses héros sont des orphelins. Généralement, ce sont des hommes seuls, qui ne peuvent plus compter sur le secours de la famille, de la religion pour affronter des crises existentielles qui ont le plus souvent une fin tragique. Il est aussi l'auteur de nouvelles et de deux pièces de théâtre, *Une nuit*

1 katarinamelic@yahoo.fr

2 Ce roman est couronné la même année par le Prix du cercle du livre de France.

3 Ce roman a fait l'objet d'une adaptation cinématographique très réussie en 1967.

4 Ce roman est couronné par le Grand Prix du livre de Montréal.

5 Ce roman est couronné par le Prix littéraire de *La Presse*.

d'amour (1954) et *L'œil du peuple* (1957). Il a été récompensé pour l'ensemble de son œuvre par le Prix Athanase-David en 1998.

«La solitude: voilà sans doute le maître-mot de l'œuvre de Langevin. Sa lancinante réalité est sans cesse réaffirmée.» note André Brochu (Brochu 1985: 358). André Langevin se penche sur le thème de la solitude et de l'aliénation dans ses romans – *Évadé de la nuit*, *Poussière sur la ville*, *Le Temps des hommes*, *L'Élan d'Amérique*. Il explore la solitude de l'être humain, les rapports de l'individu avec la société au Québec. Pour parler de la condition de l'homme dans la société, il emploie une métaphore omniprésente dans la littérature québécoise: celle de l'orphelinage, expression de Bessette, qui traduit le mieux les sentiments et la solitude des Québécois dans la société canadienne. Tous les personnages de Langevin sont des révoltés contre la société, la famille et Dieu; ce sont des enfants abandonnés, des fils dépossédés, des filles bâtardes, des maris trompés et des épouses malheureuses, des solitaires dans une société hostile à leur égard. Dans le cadre de notre étude, nous allons nous attarder sur les quatre premiers romans de Langevin mentionnés ci-dessus et voir comme Langevin traite la solitude et l'aliénation dans le cadre de la religion, de la famille et de la société.

A) LA RELIGION

Le Dieu des chrétiens devrait être un dieu de tolérance, de justice et d'amour. L'un de ses symboles est Noël, mais Noël n'est pas une fête de joie et de bonheur pour les personnages langeviniens.

Pour Jean Cherteffe, un des héros du roman *Évadé de la nuit* qui a été abandonné par son père alcoolique et élevé dans un orphelinat, Noël est l'événement le plus triste qui puisse se passer. La veille de Noël, il prie: «Faites que mon père se souvienne que je suis ici, que je reçoive quelque chose demain.» (Langevin 1951:18). Il ne reçoit qu'un cadeau de sa tante religieuse qui le fait passer pour celui de son père et, déçu, écrit à son frère :

Je n'ai donc plus qu'à t'avouer bien simplement que je reviens de très bas. Tu avais vu juste. Un ivrogne au destin médiocre qui, [...], n'aimait pas la vie ... J'ai perdu la foi en mon immortalité. (Langevin 1951: 32)

Il trouve un sens à la vie dans son amour pour Micheline, mais touche l'absurde: la mort lui prend celle qu'il aime. L'homme ne peut se battre et débattre qu'en vain car il n'est pas Dieu. Il ne peut que ressentir de la nausée devant le sentiment tragique de la vie, et son absurdité. Non seulement ce personnage, mais bien d'autres aussi, se sentent incapables de faire fléchir la vie dans un sens positif et de réussite.

Alain Dubois dans *Poussière sur la ville* déclare aussi que la mise en scène de Noël n'est qu'un décor troué sur une scène abandonnée et que les enfants eux-mêmes ont de la peine à croire à cette illusion. Il parle de son refus religieux, mais reste obsédé par le problème de l'existence et de l'injustice de Dieu. Il ne peut croire en la justice de Dieu car il a vu la souffrance et l'agonie d'un enfant:

On ne parle plus du ciel à un enfant tordu par une méningite cérébro-spinale; ses convulsions et ses spasmes ébrèchent l'idée d'une justice absolue... (Langevin 1953: 48)

C'est d'ailleurs la mort de l'enfant qui le pousse à demander au docteur s'il croit à la justice des hommes. Alain, lui, n'y croit plus:

Je n'y croie pas. Je ne crois pas à une justice qui assène les coups quitte à se reprendre ailleurs plus tard. Une justice qui brise l'innocent avant de le connaître. (Langevin 1953: 127)

Le docteur lui répond:

Ma foi ne m'empêche pas d'aimer assez les hommes pour les soustraire quand je peux à ce que vous considérez comme l'injustice de Dieu. Vous voyez, nous sommes deux à lutter contre lui. Il n'y a pas d'autres solutions que de faire notre métier d'homme. (Langevin 1953: 128)

Si le docteur Lafleur admet l'existence d'un Dieu et s'incline avec humilité devant l'absurde, Alain soutient que «sa propre mansuétude [celle du docteur] milite contre une bonté céleste si cruellement défaillante.» (Langevin 1953: 48). La paix ou le sentiment de paix lui vient d'un sentiment de pitié. Pour Alain, la première tâche de l'homme est celle d'être heureux. Dans ce roman, le curé ne croit pas au bonheur terrestre – il ne comprend ni la pitié, ni le pardon. Sa religion est celle de la justice, non de l'amour. Alain mène un combat de solitaire car il ne voit aucune preuve de la présence d'un Dieu d'amour, de pitié et de justice. En tant que médecin, c'est précisément la souffrance et l'injustice qu'il combat.

Pour Pierre Dupas, personnage du roman *Le Temps des hommes*, rejeter le Dieu chrétien est d'autant plus terrible et difficile car il est prêtre. Il a été élevé dans la religion de la bonté et de l'amour; au séminaire, il a dû se détacher des hommes pour apprendre une doctrine contraire à ses principes. Ayant vu mourir un enfant de douze ans d'une méningite cérébro-spinale et ne pouvant l'accepter, il se révolte:

La souffrance le possédait et il ne pouvait s'en séparer. Toutes les fibres de son être se refusaient de se remettre à Dieu... Refuser avec les hommes s'agripper des deux mains jusqu'au dernier souffle de vie. (Langevin 1956: 103)

Il se sépare de Dieu au moment où il décide à sa place du juste et de l'injuste. Il refuse un Dieu qui s'acharne sur l'être humain et revient sur son point de départ. Il partage la condition de Jean Cherteffe qui pense que la condition de l'homme est absurde et que l'être humain est «aliéné depuis sa naissance. On ne lui a pas donné d'autre choix que d'accomplir ce qui doit être accompli.» (Langevin 1953: 195)

Dans l'univers romanesque de Langevin, Dieu est mort et le monde est absurde. L'image de l'absurde, c'est la mort. L'être humain est condamné à la solitude. Dans le monde langevinien, «l'homme déborde de résignation et possède enfouie dans ses fibres les plus secrètes, la vocation de la douleur.»

(Langevin 1951: 133). Dans un monde sans sens, l'homme ne dispose que d'une seule arme: la pitié.

Il y aussi une fatalité, et Langevin décrit son caractère implacable qui prive l'homme de toute liberté d'action et le réduit à un jouet. La vie est une scène que l'alcool rend plus supportable. Il précise même que la vie est «une farce tragique qui se termine, après tant de souffrances et de peines par un échec lamentable.» (Langevin 1951: 112). L'absurde cruauté de la mort fait que les hommes tournent en rond. Les personnages de Langevin se sentent inutiles, incapables d'orienter leur vie dans la voie de la réussite. Alain Dubois sait qu'il lutte en vain et pourtant, il continue à le faire. Pierre Dupas, après avoir été prêtre et gâché dix ans de sa vie, revient à son point de départ – il offre son échec à Dieu. La condition de l'homme est absurde, il ne peut rien contre la fatalité qui l'entoure. Les dés sont jetés, les jeux sont faits. Pourtant, Alain va continuer de jouer. Son jeu, son devoir de médecin, il l'exercera par la pitié :

Je resterai. Je resterai contre toute la ville. Je les forcerai à m'aimer. La pitié qui m'a si mal réussi avec Madeleine, je les inonderai. J'ai un beau métier où la pitié peut sourdre sans cesse sans qu'on l'appelle. Je continue son combat. (Langevin 1953: 213)

C'est dans ce sens qu'Alain Dubois et Pierre Dupas se ressemblent. Ils refusent tous les deux un Dieu qui s'acharne contre l'homme. Avoir pitié, c'est une façon de ramener l'homme à l'échelle humaine, de le voir blessé et confronté à un monde qui lui est hostile. La pitié consiste à se faire l'allié de l'homme contre l'absurde cruauté. Les habitants de la ville de Macklin ne comprennent pas la pitié ; ils sont durs, cruels pour les faibles. Ils accusent Dubois d'être lâche, mais seul Alain comprend un fait: ce ne sont pas les hommes qui dépossèdent les hommes, c'est l'absurde cruauté, l'aliénation originelle:

On me l'a volé depuis toujours et ce ne sont pas les hommes qui m'ont dépossédé. (Langevin 1953: 152)

Je suis son allié [à Madeleine] contre l'absurde cruauté. (Langevin 1953 :153)

Par une attitude de pitié qui est difficile et demande beaucoup de courage car c'est un combat de solitaire, Alain veut convaincre les hommes de s'allier contre l'absurde. Langevin répond non pas par la révolte, mais par la pitié.

B) LA FAMILLE

Isolés de Dieu, les héros de Langevin le sont aussi de la famille et de l'amour. Aucun des personnages principaux n'a eu une enfance et une vie de famille normales. Presque tous sont soit orphelins, soit bâtards.

Dans *Évadé de la nuit*, Jean Cherteffe, qui a grandi dans un orphelinat, n'a jamais connu son père alcoolique et l'a idéalisé. Il apprend la vérité sur son père de son frère et constate : «Notre père n'existe pas. C'est un misérable ivrogne qui a oublié son identité quelque part.» (Langevin 1951: 22) La perte de l'image du père entraîne chez Jean la perte de sa propre identité:

Depuis que j'ai vu notre père, je me cherche et ne trouve pas, c'est-à-dire que mon assurance m'a quitté, que de volonté, je suis devenu instrument, que j'ai vu hors de tout doute les ficelles du mécanisme. (Langevin 1951: 32)

Il se révolte tout comme Claude Benoit qui, lui aussi, souffre d'une énorme solitude et qu'un père ivrogne et une mère prostituée laissent mourir dans un orphelinat. Micheline, elle aussi, vit isolée de son père.

Jean Cherteffe est orphelin, Alain Dubois a perdu son père à l'âge de cinq ans, Madeleine est orpheline de père et Micheline de mère. Dans *Le Temps des hommes*, la mère de Marthe et de Yolande est morte depuis quinze ans et elles ont été élevées par différentes femmes de ménage. Gros-Louis et Pierre Dupas sont aussi orphelins ; tous sont privés de vie de famille et meurent soit d'une mort violente, soit subissent une perte. Jean se suicide après la mort en couches de Micheline⁶; Gros-Louis est tué par Laurier qui meurt par suite d'une blessure et Pierre Dupas se fait amputer une jambe. À la solitude de leurs vies correspond la violence de leurs morts.

L'amour et le mariage ne représentent aucune issue pour les personnages d'André Langevin. Alain Dubois dit en parlant de son mariage: «Il y a nos deux voies irrévocablement parallèles.» (Langevin 1953: 156). Pour Jean Cherteffe, la seule union possible entre un homme et une femme est l'union sexuelle:

Et qu'est-ce que nous pouvons nous donner? Rien. Se donner? Aucune signification! Une union fugitive des corps qui n'engage même pas la liberté de se reprendre. (Langevin 1951: 131)

Micheline, elle, refuse d'épouser Jean pour garder la liberté de leur union. Après la mort de Micheline, dans l'espoir de sauvegarder cette union, Jean se suicide, mais «en mourant, c'est la peau de Micheline qui le couvrait tout entier, sa bouche qui glaçait la sienne et sa voix douce et pacifiante qui l'appelait loin, de très loin.» (Langevin 1951: 245).

Dans *Poussière sur la ville*, c'est l'amour physique qui a entraîné le mariage d'Alain et Madeleine. Ils se sont très peu connus avant de se marier. Entre eux, il n'y a qu'un rapport physique, et même alors, Alain et Madeleine portent des masques:

Tous nos gestes n'avaient peut-être rien créé en fin de compte. Entre nous subsistait une ignorance profonde. (Langevin 1953: 34)

C'est l'exemple du manque de communication, de la solitude dans l'amour, dans la souffrance et dans la mort. Alain aime une femme qui ne lui convient pas – elle n'a ni son intelligence, ni son éducation et ne partage même pas ses goûts. Si, plus tard, il souffre de l'infidélité de sa femme, il s'efforce quand même de la reconquérir, non pas par jalousie, mais pour retrouver son moi:

Je ne défends pas un jouet, ni une possession, je défends une part de moi qui est en elle, dont je ne peux me laisser amputer parce que c'est la part la meilleure, la plus vivante, celle qui fait que je suis Alain Dubois. En me quittant, Madeleine emporterait mon identité. (Langevin 1953: 100)

6 Micheline rejoint ainsi le destin de sa mère morte à sa naissance.

Alain est incapable de s'adapter au monde extérieur et à la réalité. Il se sent «étranger» dans la ville de Macklin; fataliste, sensible, tourné vers soi, il regarde le réel avec subjectivité. Il essaie de se comprendre et de se définir par rapport aux autres. Incapable, malgré sa bonne volonté, de comprendre Madeleine, il devient le spectateur de son propre drame: «Tous les soirs je bois et peux ainsi assister à ma propre vie en témoin de l'extérieur.» (Langevin 1953 :174) Il reconnaît que son union est un échec: «Nous ne sommes liés que par un échec commun.» (Langevin 1953: 89) Alain souffre de la présence de l'amant de Madeleine, mais ne cède pas à la jalousie ou à la violence. Il a recours à la pitié, mais celle-ci ne sauve pas son mariage.

Dans *Le Temps des hommes*, la recherche de l'amour comme tentative de fuir la solitude et le mal de vivre est tout aussi infructueuse. C'est le roman de la solitude. Comme le dit Yolande, «l'amour, c'est quasiment injuste. Tu peux aimer quelqu'un qui te rendra malheureux et passer à côté de quelqu'un qui ferait ton bonheur.» (Langevin, 1956: 165). Laurier connaît Yolande depuis la tendre enfance, il a toujours désiré l'épouser. Pour lui, aimer équivaut à posséder:

Une femme t'appartient ou elle n'appartient pas. Tu entends. Tu couches avec, et toi seul. Qu'elle aime cela ou non. Elle est à toi, une fois pour toutes. Plus encore qu'une maison, parce que tu ne peux pas la vendre. A toi, à prendre et à garder des pieds à la tête. (Langevin 1956 :93)

Yolande a épousé Laurier parce qu'elle cherchait à s'échapper de la grisaille de la vie quotidienne; à la fin du roman, elle reste seule, sans mari et sans amants.

Le cuisinier Maurice, dépossédé par son père de l'héritage familial, se voit «éternellement gras, éternellement affamé d'amitié, éternellement repoussé.» (Langevin, 1956: 65) Il s'invente des histoires qui le rassure et dans lesquelles il est toujours en bonne situation. Comme dit Langevin, il a finalement digéré la méchanceté du monde, il l'habite, il sait qu'il n'est pas aimé ; autour de soi, il ne voit que des visages fermés et méprisants:

Pourquoi, fait de sang, de chair et d'os comme les autres, tout un côté de la vie lui était-il dérobé, interdit : celui du désir inassouvi, de l'amour, de l'amitié? (Langevin 1956: 65)

Solitaire, obèse, mal-aimé, toujours repoussé, il tue Baptiste, père et époux heureux.

Baptiste est le seul dans le roman à avoir une vie de famille comblée. Il ressent un amour-passion pour sa femme Marie. Elle est pour lui une source intarissable de bonheur. Sur ces parents et amants heureux et comblés plane cependant un nuage: pour pouvoir réaliser leurs projets, Baptiste va travailler chaque année au chantier. En plus de sa souffrance physique – il est malade d'une bronchite, il est séparé de sa femme une partie de l'année, ainsi pendant longtemps, jusqu'à ce que Maurice le tue. Le bonheur d'aimer, s'il n'est pas interdit, est contrarié d'une manière ou d'une autre. Que l'amour soit lié à la mort, l'écrivain Parckell l'affirme dans *Évadé de la nuit*:

Une passion éteinte par la mort est préférable à celle que la vie elle-même dévore. C'est pourquoi les romanciers tuent leurs amants. (Langevin 1951: 186)

Lui-même avoue sa douleur de ne pas avoir réussi à créer un amour éternel:

J'ai désiré tellement créer un amour qui sublimerait la vie et lui donnerait une valeur d'éternité que chacun de mes livres a été pour moi un échec plus cruel qu'une rupture. (Langevin 1951: 86)

La trahison amoureuse, un des grands thèmes de l'œuvre langevinienne, occupe une place spécifique et rappelle l'abandon parental. Les hommes d'ailleurs croient que leurs rivaux possèdent principalement ce qu'il leur fait défaut: la force, la puissance, l'affirmation.

C) LA SOCIÉTÉ

André Langevin se penche dans ses romans sur la société. Jean Cherteffe, Alain Dubois et Pierre Dupas se sentent seuls dans une société étrangère.

Dans *Évadé de la nuit*, Jean Cherteffe, après la mort de son père, décide d'imposer sa volonté à un autre homme espérant ainsi faire preuve d'action et de décision. Par contre-coup, il éprouve, à son tour, une sensation d'étouffement, d'emprisonnement:

Et Jean comprit que le temps ne s'était jamais écoulé, qu'il se retrouvait au même point de l'existence. Seul. Habité par un mort. Affolé comme la victime qui tend le cou jusqu'à l'éclatement pour échapper à l'enlèvement. (Langevin 1951: 92)

Dans *Poussière sur la ville*, Alain Dubois est l'intrus, l'étranger venu s'installer à Macklin, petite ville minière qui s'impose par le silence et impose le silence aux autres. Dans la ville de la poussière («Tu es poussière et tu retourneras poussière»), la poussière est plus que cendre, elle devient la solitude étouffante. Elle nie le droit de liberté de partir, de la différence et du bonheur. Elle impose aux habitants une façon de vivre, isole les indésirables avant de les rejeter. C'est ce que ressent Alain. Son mariage avec Madeleine ne durera pas trois mois, sa femme cherchant ailleurs comment combler un vide existentiel. D'abord jaloux, son mari, en acceptant la situation, crée le scandale. Son attitude envers sa femme l'isole d'une société passiviste à laquelle il n'a jamais vraiment appartenu malgré le métier qu'il exerce:

On a fait le vide autour de moi en très peu de temps. La consigne a fait le tour de la ville et de la campagne et tout le monde se serre les coudes. (Langevin 1953: 167)

La seule sympathie qu'il obtienne est celle de Kouri et de Jim qui l'avertissent de l'infidélité de sa femme. Après le suicide de Madeleine, il constate avec résignation:

Ils me feront peut-être cadeau de l'aliénation mentale pour ne pas ternir la réputation de l'élite dont je suis. Aliénée, elle l'était depuis sa naissance, comme moi. On ne lui a pas laissé d'autre choix que d'accomplir ce qui devait être accompli. (Langevin, 1953: 195)

Le drame du suicide est la marque de l'incompréhension de la société sclérosée, recouverte de poussière toxique⁷ et de principes et de diktats moraux dépassés. L'homme est seul devant l'absurde et l'affreuse nécessité de remplir son destin. Si Langevin voit en Dubois un homme libre, c'est parce qu'il réfléchit et tente de s'élever au-dessus de l'absurde condition humaine.

Dans *Le Temps des hommes*, Pierre Dupas, prêtre défroqué, s'est caché pendant dix ans dans la forêt. Il y a vécu anonyme, solitaire, taciturne. Quand Laurier lui annonce qu'il veut tuer Gros-Louis, il sent qu'un rapport s'établit entre eux:

Pour la première fois depuis qu'il était en forêt quelqu'un demandait autre chose qu'une menue monnaie, quelqu'un exigeait l'essentiel, et il avait les mains vides. (Langevin, 1956: 120)

Il n'arrive pas à dissuader Laurier de son intention et devient témoin passif du meurtre. Il se contente de prier Dieu de lui donner le courage de soutenir Laurier dans son épreuve. Il l'accompagne dans la forêt, mais quand celui-ci meurt, il ne ressent que de l'indifférence:

Un lien venait d'être coupé entre la vie et lui. Il ballotait du gré au vent. Il dérivait. Il perdait son âme, grain à grain derrière lui. (Langevin 1956: 189)

A la fin du roman, Pierre Dupas, les pieds gelés, rentre vaincu: il n'aura pas réussi à se rapprocher de Dieu et refusera l'amour de Marthe.

Jean Cherteffe, Alain Dubois et Pierre Dupas sont tous les trois des solitaires dans une société hostile. Dans chaque cas, l'homme est seul, abandonné, malheureux.

Dans *L'Élan*⁸ d'Amérique, André Langevin décrit la réalité du Québec et l'invasion du capital américain et de la civilisation de la technologie. Ce roman allégorique se lit comme la condamnation de la civilisation moderne. En effet, les Américains y sont présentés comme ceux qui créent l'aliénation dans la société québécoise. Leur civilisation relègue les hommes et les traditions à la dernière place. Le problème de la solitude et de l'aliénation est encore plus évident dans ce roman car il est décrit sous la forme de la quête de l'identité. Les personnages du roman sont les porteurs de différents groupes de la société décrite.

Stephen Peabody, vice-président de la «United States Pulp & Paper Company», est le représentant de l'impérialisme économique américain. Il possède les lieux et les exploite. Claire Peabody, sa femme, est une franco-américaine en quête de son identité qu'elle ne trouve que dans la mort.

L'Indien qui ne porte que ce nom est celui qui connaît la nature; c'est le dernier représentant d'une civilisation que les moto-neiges et les maisons du gouvernement menacent pourtant. Antoine, le Québécois, s'inquiète de la perte d'identité du pays; la nouvelle civilisation menace les races et les langues:

7 Ce roman est publié quatre ans après la célèbre grève de l'amiante en 1949; l'amantiose a fait en dix ans près de 600 victimes.

8 L'élan est un mammifère des pays du Nord, proche du cerf. Pour Langevin, l'élan qu'on appelle aussi orignal ou buck, est une puissance à l'état pur, une tête préhistorique, un totem.

L'Indien était bilingue, depuis 300 ans, depuis l'arrivée en Amérique des premiers fusils et des premières croix. Il s'exalte en Anglais: Gosh ! You were right. It's the king of them all. L'Indien, placide, s'adresse en français à Antoine et adopte sans sourciller «l'anglais», langue de civilisation lorsqu'il est interpellé par la femme du président. (Langevin 1972: 76)

L'Indien s'est adapté à la civilisation moderne. Il est allé dans une école anglaise, il est parfaitement bilingue: il converse avec Claire Peabody en anglais, avec Antoine en français. Il ne sourcille même pas quand Antoine l'appelle le «buck» pour l'offenser – les Américains ont toujours appelé les Indiens les «bucks» et il ne trouve pas cela humiliant.

Antoine énérvé lui apprend qu'un jour l'Américain l'a appelé le buck et que d'ailleurs chez lui, on appelait ainsi tous les mâles de la race des Indiens. Antoine n'avait pas voulu le blesser, mais seulement lui faire comprendre qu'il devait partager son humiliation, qu'ils étaient frères abolis sous le regard de l'Anglaise. Mais l'Indien avait ri et lui avait répondu qu'Antoine ne comprenait rien, qu'il fonçait sur son ombre. Il savourait sa supériorité d'homme bilingue. (Langevin 1972: 65-66)

Langevin décrit ici, comme l'a bien remarqué Brochu, la dépossession d'un petit peuple français en territoire américain; l'aliénation de la langue est beaucoup plus significative car elle fait passer l'échec individuel à un autre niveau, celui de l'échec collectif. La nouvelle génération est en exil dans son propre pays car les parents n'ont pas voulu leur «apprendre la langue du propriétaire» (Langevin 1972: 76). La perte de la langue, étroitement liée à l'identité, signifie, bien entendu, la déperdition culturelle.

Antoine est, en effet, révolté par le fait que l'Indien ait assisté impuissant au massacre de l'original, lui qui s'était nourri et vêtu de cet animal pendant des siècles. Pour Antoine, il n'est qu'un maudit buck qui ne respecte pas les lois de la vie et qui ne voit pas les dangers de l'assimilation. L'Indien, lui, demande à Antoine de ne pas entrer en guerre et de ne pas foncer sur son ombre: «Il y a longtemps que nous avons accepté, toi et moi.» (Langevin 1972: 210)

Le lecteur peut ressentir de la colère dans la voix de l'Indien quand il parle de l'arrivée des Américains (son fils avait essayé de lui expliquer que l'original s'appelait en fait l'élan d'Amérique); il prédit que les rivières disparaîtront et que les animaux seront refoulés vers des territoires enneigés où ils mourront tandis que des maisons seront construites par les «blancs» qui détruiraient ainsi la forêt.

Pour Antoine, la forêt symbolise ce qu'est en train de devenir l'ensemble du pays québécois, une réalité fictive. La compagnie, la forêt et, par extension, le territoire du Québec semblent désormais voués à la mort. C'est un pays qui s'est livré corps et âme à l'Américain, à la technologie américaine. Exclu du monde dans lequel vivent sa femme et ses enfants, il est perdu dans la vie du monde moderne et sa fuite dans la forêt exprime son sentiment de défaite et d'exil. Employé comme bûcheron et guide dans la «United States Pulp & Paper Company», il a passé sa vie dans les bois et n'a jamais eu de vie de famille; ses deux enfants sont deux étrangers pour lui car sa femme Blanche les a toujours

tenus à l'écart de lui. Blanche, obsédée par la pureté et la propreté, l'oblige à voir ses enfants en costume et cravate qui sont les symboles de la civilisation moderne. Il a été arraché à son foyer par son père qui vivait dans la forêt et méprisait les femmes – ce que sa femme ne lui a pas pardonné. Il a vécu dans l'ombre de son père. En se lamentant sur sa propre vie, c'est aussi sur le destin du pays qu'il se lamente. Il se sent exclu de son pays. En visite à Montréal, il se retrouve avec son frère dans une ville assiégée par l'armée. Octobre 1970. Son pays qui représente l'équivalence du père lui échappe. Il prédit la perte du pays, ainsi que leur propre disparition. Il accuse ses parents qui ne possédaient pas le pays d'avoir négligé de lui apprendre la langue du propriétaire. Ceci se répète avec la nouvelle génération: «Tout ce qu'on va leur laisser, c'est l'exil dans leur pays, maudit !» (Langevin 1972: 199) Antoine, qui s'est opposé jusqu'à la fin à la dépossession de sa forêt par les Américains, n'est finalement qu'un homme paralysé, laissé à la compassion de l'Indien qui va prendre soin de lui: «Les rivières continuent toujours de couler sous la glace.» (Langevin 1972: 236)

Hercule, dépossédé de sa terre et chômeur à Montréal, n'a pas réussi à s'adapter à sa nouvelle vie. Malheureux, il a l'impression d'être un animal en cage. En parlant de Montréal, il dit:

Un chantier de fous où il y a plus de travail pour les femmes que pour les hommes, plus pour les étrangers que pour les gars du pays. [...] Montréal, Antoine, c'est la folie, et puis le déshonneur [...] un homme comme moi n'est pas plus à sa place là qu'une femme dans un chantier de bûcherons. Mais où elle est ma place, maintenant? (Langevin 1972: 136)

La ville, c'est la solitude, l'aliénation, la déchéance, l'échec. Hercule trouve un refuge dans l'alcool. Plus que la solitude, c'est l'aliénation qu'il ressent – il se sent rejeté du pays. Comme tous ceux qui ne parlent pas la langue du propriétaire:

Je ne sais pas ... je ne sais plus..., il y a des fois où je pense que c'est moi, que c'est ma colère qui a éclaté là, toute seule, sans que je le sache. Non seulement t'es un homme fini, mais tout seul aussi, c'est effrayant ! Même tes mots ne te servent plus à rien, parce qu'on ne te comprend pas. Ils parlent étranger. T'es en exil. Toi aussi Antoine, c'est fini. Tu ne le sais pas encore, mais l'an prochain, dans deux ans, ils vont te chasser du bois. C'est pas à toi la forêt, c'est à la Compagnie, et la Compagnie parle pas ta langue, puis un chevreuil comme toi, ça lui sert plus à grand-chose. Quasiment de Montréal à la baie d'Hudson, c'est le pays de la Compagnie, les villes aussi avec leurs usines. Et pour que ça rapporte, il faut de la machine et des Anglais instruits. T'es comme le maudit buck dont tu parles tout le temps, un géant que tu dis. Eh bien, ton buck est fini lui aussi, mort. Il sert à rien lui non plus, et la forêt lui appartient pas. Ils vont s'amener en avion, ils vont le repérer tout de suite. Et tac-tac-tac-tac, c'est à la mitrailleuse qu'ils vont le descendre, parce qu'il ne rapporte rien, et toi non plus. Pour avoir le droit d'exister, il faut que tu rapportes. Ça fait qu'on te regarde et qu'on se demande ce que tu fais là. Puis ça te travaille, puis tu t'inquiètes, puis tu le sens coupable. Fini et coupable. Voilà ce que le monde est devenu, Antoine. Un torrieu de cercueil! (Langevin 1972: 132–133)

La fin de ce discours d'Hercule à Antoine montre que les technocrates américains qui ont fermé son village au nom de la rentabilité, ont dépossédé le pays jusque dans les profondeurs des forêts où les Américains ont établi leurs lois et leurs patrouilles.

Si ce sont surtout les personnages masculins qui sont privés de critères d'identification et qui souffrent le plus de l'absence du père, Claire Peabody est la seule femme à ressentir fortement la honte de son origine. Elle est née à Boston d'une mère Canuck et prostituée nommée Rose Greenwood (son nom autrefois était Boisvert). Elle a un père putatif, Bruce, et elle s'interroge aussi bien sur l'identité de son père que sur la sienne: «La fille de qui, Mr Peabody?» (Langevin 1971: 48) Sa mère, ayant bien compris qu'il n'y a que des Canucks dociles et soumis, veut lui donner une éducation digne d'une dame: elle lui fait apprendre le français, un français qui est différent du sien. Claire souffre de l'attitude ambivalente de sa mère puisque celle-ci la rejette sur le plan affectif et lui reproche de tuer tout ce qu'elle touche: «You are a born spoiler. Tu tues tout ce que tu touches as a cat.» (Langevin 1972: 175) À la recherche de son identité, elle va épouser par passivité celui qui semble être son père; elle va comprendre par l'intermédiaire de l'Indien ce qu'est l'identité québécoise, les droits des autochtones et, convertie à la québécoisité, pourra ainsi dire à son mari: «Nous ne sommes pas chez nous, Mr Peabody.» (Langevin 1972: 232) Elle retrouve son identité et ses racines dans la mort.

Le thème central de l'œuvre de Langevin est le rejet et de là, le sentiment de solitude et d'aliénation. Les personnages d'André Langevin sont marqués par une fêlure qui ressemble à celle qu'Antoine voit dans *L'Élan d'Amérique* «se creuser dans l'ossature du pays et ouvrir une faille qui fait glisser le terrain sous les pieds.» (Langevin, 1972: 110). Les personnages qui s'interrogent sur leur identité restent sans réponse, emmurés dans leur solitude; toutes leurs actions sont vouées à l'échec. Tous les héros sont marqués par une même absence: celle du père. Même la trahison en amour (Alain et Madeleine) rappelle l'abandon des parents. L'échec du couple (Alain et Madeleine, Jean et Micheline) se présente comme la forme de rejet qui ressemble à celle qui naît de l'absence du père. Les pères étant absents, les enfants, orphelins ou bâtards, connaissent une sorte d'absence dans le monde qui naît de l'absence de leur identité: la perte d'identité provenant de l'absence du père empêche les personnages de s'intégrer à la société.

Le thème de l'absence du père entraîne celui de l'absence d'identité nationale. André Langevin traite le problème du Québec, et l'on a bien souvent remarqué qu'il était le romancier et l'essayiste d'un peuple orphelin et de la québécoisité. Ses romans parlent de la conjuration du mal de survivre. En disant que Rose Greenwood est orpheline «sans parler depuis au moins trois siècles», il l'identifie au Québec et parle directement des événements d'Octobre 1970.

Chassés de la forêt, Antoine et Hercule découvrent qu'ils n'appartiennent plus à la ville parce qu'on y parle «étranger». Leurs expériences sont difficiles; ils y rencontrent des soldats, se sentent traqués. Ils sont dépossédés de leur

ville, de leur langue, de leur pays. Il n'est pas étrange qu'Antoine s'en aille dans le pays des Indiens Cris. Les problèmes traités par André Langevin coïncident avec ceux de la société québécoise: l'exil et la solitude et la quête d'identité. L'homme de l'action concrète et réelle devient celui de la solitude et des obsessions individuelles et nationales. Tout se solde par la mort: l'héroïsme est impossible. André Langevin nie à ses personnages toute conquête de l'identité – aucun personnage n'y parvient – la mort est l'ultime issue. Quant au Québec ...

BIBLIOGRAPHIE

- Bednarski 1973: B. Bednarsky, Espace et fatalité dans *Poussière sur la ville*, *Études littéraires*, 6, 2, 215–239.
- Beset 1973: G. Bessette, *Trois romanciers québécois*, Montréal: Éditions du Jour.
- Boduen 1991: R. Beaudoin, *Le roman québécois*, Québec: Boréal.
- Broši 1985: A. Brochu, *L'évasion tragique*. Montréal: Hurtubise.
- Golen 1973: A. Gaulin, La vision du monde d'André Langevin. *Études littéraires*, 6, 2, 153–167.
- Gužon 1973: G. Gougeon, *Histoire du nationalisme québécois*. Montréal: VLB Éditeurs et SRC.
- Lanžven 1951: A. Langevin, *Évadé de la nuit*, Ottawa: Cercle du livre de France.
- Lanžven 1953: A. Langevin, *Poussière sur la ville*, Ottawa: Cercle du livre de France.
- Lanžven 1956: A. Langevin, *Le Temps des hommes*, Ottawa: Cercle du livre de France.
- Lanžven 1972: A. Langevin, *L'Élan d'Amérique*, Ottawa: Cercle du livre de France.
- Moren 1992: M. Morin, *Souveraineté de l'individu*, Montréal: Les Herbes rouges.
- Paskal 1976: G. Pascal, *La quête de l'identité chez André Langevin*, Montréal: Éditions Aquila.
- Sen-Žak 1973: D. Saint-Jacques, L'Élan d'Amérique. *Études littéraires*, 6, 2, 257–268.
- Tardif 1973: J.-C. Tardif, Les relations humaines dans *Poussière sur la ville*. *Études littéraires*, 6, 2, 241–255.

Katarina V. Melić

SOLITUDE AND ALIENATION IN THE NOVELS OF ANDRÉ LANGEVIN

Summary

André Langevin's novels, *Évadé de la nuit*, *Poussière sur la ville*, *Le Temps des Hommes*, *L'Élan d'Amérique*, influenced by French Existentialism and Absurd movement, feature characters struggling to escape their solitude and attain communication, therefore, their identity in a hostile world. Difficulties in communication, solitude among death, existential angst, loss of individual and national identity are the major recurrent topics in Langevin's novels. These are also the topics we have tried to analyse in this paper by focusing on three points common to these four novels: religion, family and society. Langevin exposes social, cultural and moral deficiencies in 'québécois' reality. In the last analyzed novel, *L'Élan d'Amérique*, he underlines the economical and cultural alienation of French speaking workers employed in US companies. The alienation on individual level is a metaphor of the alienation of French-Canadians, or Québécois, surrounded by English speaking people on the national level.

Keywords: André Langevin, French-Canadian Literature, solitude, alienation, family, religion, society.

Примљен 16. јуна 2015. године
Прихваћен 19. марта 2016. године